49.986 B

CET OPUSCULE NE PEUT ÊTRE VENDU

N° 1. 2 MAI 1915.

LA VÉRITÉ

Publication périodique
non censurée

Faites circuler cette brochure !

Belgian War Press

LA VÉRITÉ

LES FEUILLES SORTANT DE PRUSSE

Tous les quotidiens de Bruxelles, sans exception, ont cessé leur publication. Dès le début de l'occupation, von der Goltz leur fit faire des avances; elles échouèrent. Il n'est pas de la dignité de la Presse indépendante de reconnaître la loi de l'usurpation; il est antipatriotique de se mettre au service de l'ennemi. Or, publier ce qui plaît à la censure prussienne et omettre ce qui lui déplaît, ne pas se réjouir des avantages obtenus par les armées alliées, mais les escamoter et insister, au contraire, sur les prétendus succès des troupes ennemies, insérer des articles imposés par les bureaux prussiens et reproduire les bulletins des Alliés tels que ceux-ci sortent des tripatouillages berlinois, critiquer des initiatives belges parce que ce sont les seules que la censure aime à voir dénigrer, ne pas mettre au pilori les massacreurs de Visé, Dolhain, Liége, Aerschot, Diest, Louvain, Dinant, Tamines, Termonde, etc., mais s'indigner des petits abus à charge de Belges appauvris, signaler avec complaisance les organisations de l'ennemi et rester muet devant ses exactions, c'est s'aplatir, c'est fouler aux pieds toute fierté, c'est donner sa veulerie en exemple, et c'est servir les intérêts de l'agression germanique.

Le journalisme muselé aggrave son cas en gagnant beaucoup d'argent. Un journal veule et cupide ne peut trouver des lecteurs que parmi les gens sans grandeur morale.

A ces organes domestiqués s'oppose une autre presse d'occasion : celle-ci répudie tout contact avec l'ennemi, dénonce ses crimes, entretient l'esprit d'insoumission, si admirable, des populations. Des publications telles que *La Vérité* ou *La Libre Belgique* ne se vendent pas et ne font pas d'annonces. Au contraire, il s'agit d'y mettre de l'argent et il n'y a d'autre chose à récolter que des années de prison si l'on se fait prendre... Un tel organe ne dispose, pour se répandre, ni des trains ni des automobiles des Prussiens ! C'est pourquoi nos lecteurs sont priés, avec la plus vive insistance, d'y mettre du leur, de faire circuler ces pages jusque dans les provinces. Il y a un risque ? Tant mieux ! L'action en devient plus méritoire. Le pays est infesté de journaux émasculés. Que l'on prenne aussi des copies, à la main ou à la machine, des articles que l'on juge bon à répandre. Ainsi, la présente publication, petite mais fière, pauvre mais inasservie, pourra déjouer les manœuvres des agents de l'Allemagne et apporter du réconfort à ceux qui n'ont d'autres sources d'information que les affiches berlinoises et les feuilles censurées, où les textes sont dénaturés de façon à distiller au jour le jour de l'ennui et du mensonge, de la platitude et de la désespérance. A la longue, cette veulerie et cette perfidie pourraient déprimer certains de nos compatriotes : c'est pour eux que *La Vérité* sort de son puits !

LES DEUX AILES DE LA GLOIRE ALLEMANDE

Pour prendre son essor, la gloire germanique a deux ailes : l'Esbrouffe et le Mensonge.

Nos ennemis sont des Tartarins, mais sans la candeur. En vains trompeurs, ils feignent de soupçonner les autres et les accusent de répandre des faussetés !

La vérité n'est pas difficile à apercevoir. Il suffit de ne pas se laisser prendre aux tromperies quotidiennes des imprimés teutons et, dédaignant le petit fait sur lequel ils ergotent, de considérer les choses dans leur ensemble. Ainsi, l'officier combattant néglige les détails des corps-à-corps et, du haut d'un monticule, considère le panorama général de la lutte !

Pourquoi les Etats germaniques ont-ils déchaîné la guerre après l'avoir longuement préparée ? Pour satisfaire leurs appétits de conquête et pour dicter leurs volontés à leurs voisins. L'agression se lança vers l'ouest : von Kluck devait prendre Paris. Une autre agression se jeta vers l'est : von Hindenburg devait prendre Varsovie. Tout le plan austro-hongrois est là et point ailleurs : von Kluck à Paris et von Hindenburg à Varsovie, c'était la victoire et la domination. Or, jamais von Kluck n'a été à Parie ni von Hindenburg à Varsovie. Donc, c'est la défaite. Les phrases entortillées, les *si*, les *mais*, les *car* ne peuvent rien changer à ces faits positifs qui appartiennent à l'Histoire.

En septembre, après la victoire française de la Marne, à laquelle les Belges contribuèrent en retenant sous Anvers les renforts prussiens, le Kaiser reconnut que la lutte est indécise. Aujourd'hui, elle n'est plus indécise :

les Prussiens se voient battus et rebattus. Ils peuvent encore résister et piétiner quelques mois, mais ils sont incapables de faire mieux qu'ils n'ont fait. Ils se trouvent beaucoup plus mal en points, à tous les égards, qu'ils ne le laissent paraître. Ils ont beau jeter de la poudre aux yeux; leur affaiblissement se prouve par leur impuissance à reprendre leur marche, arrêtée depuis le 5 septembre 1914.

Pour faire face à deux fronts dont la puissance s'accroît tous les jours, les Prussiens ne possèderont plus bientôt que des armées composées de jeunes recrues, de réformés et de vieux réservistes : ce sont donc des armées de qualité inférieure. Leur matériel s'use aussi et leurs finances leur donnent de terribles soucis. La démoralisation remplace peu à peu la jactance de naguère; la presse allemande prend un ton de plus en plus modéré; le Kaiser lui-même ne parle plus en maître. Tous sentent, que si l'effort colossal n'a pas abouti dans les premières phases, alors que les atouts se trouvaient du côté de l'agresseur, il n'y a aucune raison de croire possible un retour de fortune : car les conditions de la lutte, excellentes au mois d'août, aboutirent dès septembre à un résultat « indécis »; il est clair qu'elles sont devenues mauvaises aujourd'hui. Elles seront désastreuses demain.

Le seul argument des Prussiens consiste à dire : « Nous guerroyons sur territoires ennemis ». C'est exact si l'on fait abstraction de l'invasion des Russes chez les alliés germaniques et des incursions en Prusse orientale. C'est là l'unique avantage de la perfide agression. Celui qui prémédite un crime a nécessairement l'avan-

tage de frapper le premier. Si le premier coup est bien asséné, l'agresseur l'emporte ; s'il est mal donné et que la victime puisse se mettre en garde, la lutte reste indécise ; mais, si la victime se relève et que des amis viennent à son aide, l'agresseur se trouve dans une position désespérée. Telle est l'Allemagne, humiliée par l'échec de son fameux plan de conquête et se consolant au moyen des résultats de son agression brusque. Un bandit pénètre chez vous pour vous dépouiller, et vous reculez pour aller prendre un revolver : alors le bandit se barricade chez vous et, tandis que la police s'amasse autour de la maison, le malfaiteur s'écrie : « Je n'ai pas réussi mon coup, soit, mais je reste dans la place ! » Cette posture piteuse est exactement celle des Prussiens : ils ont raté leur coup, mais ils restent dans la place... jusqu'à ce qu'ils n'en pourront plus. Où ils finiront par se rendre, ou ils réussiront à s'en évader, poursuivis par leurs adversaires. Il n'existe plus d'autre issue pour eux.

En somme, quel est-il, ce *bénéfice* de leur agression criminelle, de leur violation du sol belge ? Ils y ont gagné l'occupation de la Belgique, mais ils y ont perdu la neutralité de l'Angleterre. Où est le bénéfice ? Bon nombre d'Allemands estiment qu'il eût été plus avantageux de respecter la neutralité belge, de ne pas s'attirer par là l'hostilité de l'Angleterre et du Japon, de ne pas s'aliéner l'Italie et de ne pas se mettre à dos le ressentiment de tous les Etats neutres. Du côté moral, l'occupation de notre petit pays, mal outillé pour la guerre et si vaillamment défendu par un Belge pour dix Prussiens, cela ne constitue pas un fait d'armes glo-

rieux pour « la plus forte armée du monde », comme on disait avant la guerre : ce n'est pas une conquête dont on ait le droit de se vanter. Et la contre-partie, autrement digne d'admiration, se trouve à l'est, où les Russes ont conquis de haute lutte un territoire bien plus grand que celui de la Belgique ! Aux évaluations mensongères publiées à Bruxelles, opposons des chiffres servant la réalité d'aussi près que possible, et nous constatons ceci : 80,000 kilomètres carrés sont occupés par les Allemands (Belgique, France, Pologne) et 75,000 kilomètres carrés sont actuellement aux mains des Russes (Galicie et Bukovine). Chacun peut, au moyen de mensurations et de calculs, vérifier ces chiffres sur un atlas. Donc, il y a balance des conquêtes pour les deux camps. Mais l'invasion de la Belgique, n'ayant point rencontré une résistance militaire proportionnée à sa force, ne peut s'appeler proprement une conquête, tandis que, de l'autre côté, le moindre pied de terrain dut être arraché à des forces égales (1).

La guerre dure, s'éternise ? Il fallut plus de six mois à l'Allemagne, en 1870-71, pour réduire la France désorganisée. Pour réduire l'Allemagne et l'Autriche puissamment organisées en vue de cette lutte, il est clair qu'il faut du temps et encore du temps. Nous soupirons après huit mois; mais l'Allemagne soupire bien plus que nous ! Tous les auteurs militaires allemands fondaient sur une guerre rapide, foudroyante. La prepara-

(1) Dans ce calcul, il n'est pas question des colonies allemandes. Celle de Kiaotchéou, à elle seule, représente une sérieuse amputation.

tion guerrière fut faite en vue d'une action courte et violente. Huit mois de campagne étaient, pour Berlin, un grand maximum ! Le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, von Jagow, déclarait le 4 août : « Aller vite est, pour l'Allemagne, une question de vie ou de mort. » Le chancelier impérial le répéta pour tâcher d'excuser ses attentats contre les neutres. Eh bien, *la question de vie ou de mort est tranchée*, puisqu'aller vite n'a pas été possible aux stratèges prussiens. Maintenant l'Allemagne ne parle plus de marche foudroyante; elle se déclare organisée pour la guerre lente... Bluff ! Naïf qui s'y laisse prendre !

Bluff et mensonge : ces deux mots suffisent pour percer à jour toutes les affirmations optimistes de Berlin.

Par exemple, l'ennemi affiche de temps en temps un article de journal étranger. D'abord, les opinions personnelles n'ont qu'une valeur relative. Ainsi, ce qu'écrit un certain Fox, journaliste américain, n'exprime aucunement l'opinion de l'Amérique. Ces extraits sont choisis : entre cent mille articles publiés chaque jour dans les grands organes, on retient dix ou vingt lignes qui soutiennent ou ont l'air de soutenir une thèse allemande; mais des 99,999 autres articles on ne souffle mot ! Démentis fallacieux, accusations sans preuves, textes falsifiés, nouvelles dont on donne la moitié favorable en oubliant le reste moins glorieux, tout l'arsenal du mensonge est mis en œuvre par nos ennemis. A l'heure qu'il est, ils n'ont pas encore avoué leurs défaites de la Marne, de l'Yser ou de Varsovie; ils ne crient plus *nach Paris* ni *nach Warschau !* Pourtant, contenus, puis refoulés devant la capitale française et devant la

capitale polonaise, ils n'ont cessé d'annoncer qu'ils faisaient progrès sur progrès et se couvraient de gloire ! Ce sont des progrès véritablement extraordinaires : car, en s'additionnant, ils forment un recul ! En août, les barbares couvraient 8 p. c. du territoire français; actuellement, ils en occupent encore 3 p. c.; voilà le résultat de l'addition ! En détails, ils gagnent toujours du terrain; en gros, ils en perdent. Leurs progrès se font en arrière ! C'est ainsi que l'on calcule à Berlin...

Bref, la lutte, favorable aux Prussiens en août, lorsque ses adversaires indécis organisaient leur défense, devint indécise en septembre, dès que les Alliés purent coordonner leurs efforts. En octobre, l'indécision grandit; la sanglante défaite de l'Yser empira la situation. A présent, elle est plus critique qu'elle ne paraît. L'ennemi le sait mieux que personne, et s'en alarme. Il voit que son colossal effort a atteint son sommet; depuis, il glisse sur la pente. Certes, il se cramponne, il résiste; il se peut même qu'il ait quelques sursauts inquiétants. Mais la dégringolade finale ne fait plus l'ombre d'un doute.

Il suffit d'en attendre l'heure avec patience et fermeté, sans s'en laisser imposer par le bluff et le mensonge. Ceux-ci continueront leur œuvre; mais la gloire allemande a du plomb dans les deux ailes. L'effondrement ne tardera plus autant que certaines gens se plaisent à le dire...

—o—

LES LUNETTES ALLEMANDES

Un journaliste américain sans autorité, nommé Fox, a, paraît-il, visité (évidemment dans les autos prussiennes) les fronts de combat sans trouver traces, à charge de ses hôtes, d'aucune « cruauté inutile ».

Notre embusqué von Bissing a affiché ces conclusions.

Fox et lui devraient nous définir ce qu'ils appellent la « cruauté inutile » ! Vraisemblablement, c'est l'extermination de populations inoffensives, le viol de fillettes, la destruction d'établissements d'études, le bombardement aérien et nocturne de villes ouvertes, le torpillage de barques de pêche, l'achèvement des blessés et l'asphyxie à distance ?

La méthode alboche est connue. Tout acte devient utile, irréprochable et même digne d'admiration, dès l'instant où il nuit de quelque façon que ce soit aux nations en guerre avec l'Allemagne. Inversement, tout acte nuisant aux intérêts prussiens est monstrueux, exécrable et mérite les pires châtiments.

Pour voir les choses ainsi déformées, il suffit de procéder comme fit M. Fox et de se mettre sur le nez les lunettes allemandes.

—()—

DEFIONS-NOUS DES ALLEMANDS !

Défions-nous comme de la peste des agents de l'Allemagne !

Il en est de diverses espèces. Tout d'abord, la bande militaire et civile qui se goberge à Bruxelles, à Anvers, à Liége, à Gand et dans foule de localités moins importantes. Ces gens sont grassement payés : comme base de comparaison, sachez que von Bissing touche 100,000

francs l'an en qualité de gouverneur général. Tous ces parasites touchent de la guerre des profits immédiats.

Outre les embusqués à galons, von Bissing, von Krawel, von Hoene, etc., et les budgétivores des bureaux civils, von Sandt, Gerstein et des milliers d'autres, il y a toute une nuée d'immigrés (près de 100,000 à Bruxelles seulement) dont chacun est un agent de l'Allemagne.

L'autre catégorie est composée de Belges, oui, de Belges ! Ce sont les bavards peu perspicaces qui vont colportant les insanités ou les perfidies importées de Berlin. Le geignard qui se plaint de la lenteur des opérations; le premier imbécile venu qui se permet de trancher les plus épineuses questions diplomatiques ou de donner des conseils de stratégie à Joffre; le médisant qui écoute et répète des rumeurs malveillantes; voilà des agents de l'Allemagne; car l'ennemi, surpris et irrité de la sourde insoumission des Belges, cherche à les diviser et se sert de l'irréflexion de certains individus.

Déjouons cette tactique ! Défions-nous de ces menées occultes ! A ceux qui s'y laissent prendre, ouvrons les yeux; et, s'ils s'entêtent, dans leur incompréhension, ridiculisons-les de façon qu'ils perdent tout crédit.

On se rappelle les accusations lancées naguère contre trois notables d'Anvers. Cette calomnie se fondait sur un article du *Tijd*, lequel article n'avait qu'un défaut, celui de n'avoir jamais été publié dans ce journal hollandais, ni dans aucun autre. Il en circula une prétendue copie, qui était l'œuvre des Allemands. L'article et son contenu, tout était faux, archifaux ! Par ce moyen, on espérait diviser les Belges !

Défions-nous des pièges ! Plus récemment, des cervelles obscures, amies du dénigrement, ont découvert que le général Pau est brouillé avec le maréchal Joffre ! Pau avait un plan (évidemment admirable) pour libérer la Belgique, mais Joffre n'en voulut point. D'où le départ de Pau pour la Russie ! C'est donc par la faute de Joffre que nous restons envahis, car maintenant les conditions favorables sont changées... L'infâmie berlinoise embaume ce radotage, destiné à rendre antipathique le généralissime français. Et il y a des Belges qui donnent dans ce panneau ! Cela fait pitié !

Une autre fable, colportée en ces derniers temps, opposait le pape, créateur de l'Autriche, au cardinal Mercier. Benoît XV aurait désavoué le prélat belge et celui-ci aurait fait acte de repentir... Cette trame est teutonne : elle tend à diviser les Belges sur la question religieuse. Remettons les discussions à plus tard et restons unis.

On a essayé également de mettre les Belges face à face au moyen de la question des langues. On place le français au dernier rang, on impose la traduction flamande au cinéma, on excite les flamingants et les wallingants. C'est peine perdue ! Pourtant, quelques gros malins, sans se douter du coup d'épaule qu'ils donnaient à l'ennemi, ont ébauché une querelle. Différons le débat, donnons-nous la main !

N'a-t-on pas fait courir le bruit, avec l'aide des gens à courte vue, que deux généraux belges, convaincus de trahison, étaient enfermés dans la tour de Londres !!! Les esprits peu pénétrants et les gens qui cultivent le potin ont repris ce conte inepte où tout, à commencer par l'ingérence étrangère, révèle la manière berlinoise.

Celui qui écrit ces lignes connut la guerre de 1870 et peut attester que ce système de calomnies se pratiquait déjà alors.

On dit que des lettres anonymes pleuvent aux « Kommandanturs ». Mensonges ! Mais les faussaires qui ont altéré des documents trouvés à Bruxelles et publié de faux journaux belges sont très capables de fabriquer de pseudo-dénonciations. Ne croyez pas ces ignominies ! Et n'oubliez pas que des milliers de mouchards teutons épient les conversations, font jaser les bavards et font leur sale métier dans l'ombre.

La question des « absents » est du même tonneau... de Munich. Voilà à coup sûr une machine des Alboches. S'ils ne l'ont pas inventée, ils ont certes adapté à leurs manigances cette idée gantoise, qui leur parut un bon moyen de division. On ne sait trop comment, naguère, la campagne menée à Londres par quelques Belges contre le principe de la « taxe à charge des absents » dégénéra en querelle et opposa les Belges du dehors à ceux du dedans. Cette absurdité poussa sur la bonne cause comme un chancre sur l'arbre fruitier; mais l'énormité resta pour compte à son auteur, qui fut désavoué par ses compatriotes émigrés. Cet incident fut vite oublié. Or, cette affaire, déjà grossie ici dans son temps, revient sur le tapis. Des agents berlinois ont soufflé à quelques compères inconscients que les Belges de Londres vivent bien, s'enrichissent et se moquent de leurs compatriotes du continent. Sur ce thème méchant, injuste et bête, le compère peu intelligent brode un peu, se fait le propagandiste de l'accusation teutonne et lui donne de la dispersion. Evidemment, elle ne va pas loin, mais

l'ensemble de ces rumeurs peut écœurer de braves gens mal informés. Ce qui fait écumer les Prussiens, songez-y donc, c'est que les Belges s'emploient utilement chez nos Alliés : nos ingénieurs, mécaniciens, contremaîtres, armuriers, métallurgistes, tourneurs, horlogers fabriquent des munitions d'artillerie ; nos selliers et cordonniers travaillent pour la cavalerie ; charpentiers, carrossiers, pour l'équipage ; ouvriers et ouvrières de tissages et peinages, tailleurs, etc., s'occupent au vêtement, et ainsi de suite. Les armées en campagne leur doivent en partie leur bon équipement. N'est-ce pas servir son pays ? Dans les services du railway, dans les usines françaises, dans les champs, les Belges remplacent ceux qui se trouvent au feu. N'est-ce pas se rendre utile à la cause commune ? Mais voilà ce que les agents berlinois ne soufflent pas à leurs auditeurs trop crédules !

Il était matériellement et humainement impossible que tous les Belges prissent le chemin de l'étranger. Le droit de rester est aussi absolu que celui de partir. Ceux qui sont demeurés au pays et montent la garde dans nos villes et nos campagnes, protègent leurs foyers eu ceux des absents, préservent les récoltes, etc., ceux-là prouvent la sincérité de leur attachement au sol natal ; ils se rendent utiles en maintenant, face à l'ennemi, l'union belge ; ils aident au ravitaillement des affamés... et au recrutement des guerriers. Tout le long de l'histoire de l'Occupation, on verra s'affirmer l'insoumission des Belges, libres quand même ! Cela aussi était nécessaire.

A part la caste des commerçants exploiteurs qui s'avilit chez nous comme en Allemagne, en Hongrie, en

France et même en Hollande, en Espagne, etc., et qui forme le clan indigne, tous les Belges ont accompli leur devoir.

Malgré l'inconsciente complicité des imbéciles, l'union morale de la nation en face des barbares n'a pas fléchi. Ce sera une des belles pages de la guerre.

Plus tard, nous redeviendrons catholiques ou anticléricaux, flamingants ou francophiles, royalistes ou républicains, socialistes ou réactionnaires. Mais, pour le moment, tout antagonisme doit rester en suspens. L'ennemi ne parviendra pas à nous diviser. Une immense fraternité unit les cœurs belges, français, anglais, contre l'ennemi commun : le Prussien.

Persévérons ! Entr'aidons-nous ! Aimons-nous ! Ne critiquons personne; d'ailleurs, nous ne possédons aucun document complet pour juger les choses. Attendons unis, fermes et toujours confiants. Et continuons notre résistance. Nous ne demandons pas de folles témérités. Il suffit de n'aller au-devant d'aucun désir de l'ennemi et de se plier à ses ordres lorsque, ayant fait tout son possible pour s'y dérober, on reconnaît l'impossibilité d'y parvenir. Le pouvoir usurpateur est illégitime; ses ordonnances, appuyées sur la force et la contrainte, n'ont aucune valeur; les conventions imposées sont des chiffons de popier. Tâchons de ne pas entrer en conflit avec l'arbitraire et la brutalité de nos tyrans; mais n'hésitons pas à faire tout ce qui peut leur nuire puisque nous ne sommes pas armés en face de leurs fusils, mitrailleuses et canons, combattons-les par notre attitude indépendante qui les démoralise. Que notre optimisme les démonte et les fasse douter d'eux-mêmes. Que notre

constance et notre sourde hostilité les décourage ! Montrons nos couleurs nationales ! Avec cette insoumission continuelle et un complet éloignement des Prussiens qui infestent nos cités, en un mot *avec du mépris et de la dignité*, chacun de nous peut accomplir son devoir tel qu'on est en droit de l'attendre d'un bon citoyen.

—o—

AUX ESPRITS CHAGRINS

A tort ou à raison, vous avez des inquiétudes. Vous broyez du noir. Vos affaires vont mal. Votre tranquillité en est troublée.

Je vous plains — mais je vous blâme d'aller pleurnichant. Souhaitez-vous que les autres aussi deviennent inquiets, sombres et décourageants ? Quel avantage auriez-vous à ce résultat ? Et quel profit y aurait-il pour la nation ?

Si vous ne trouvez pas en vous la confiance et la bonne humeur, souffrez au moins que d'autres soient pleins d'optimisme. Le plus grand service que vous puissiez rendre au pays, c'est de ne pas communiquer aux autres le mal qui vous consume.

Avant d'agir, de parler, de geindre, de soupirer, posez-vous ces questions : « A quoi bon répandre mon humeur chagrine ? Cela n'améliorara pas les choses. Est-il souhaitable que tout le monde soit soucieux comme moi ? L'optimisme, même si je le juge excessif, ne vaut-il pas mieux, pour l'ensemble de la nation, que le doute et le renfrognement ? » Votre réponse sera : « Oui, pour supporter les épreuves présentes et futures, il vaut mieux que les gens aient le cœur léger, même s'ils se nourrissent d'illusions. » Eh bien, votre devoir est de vous taire et de vous isoler. Car il y a en vous une contagion dangereuse pour votre prochain. Vous n'avez pas le droit de troubler sa tranquillité et ce qui le soutient. Si vous en usez autrement, vous faites acte de mauvais citoyen !

SI NOUS AVIONS ÉTÉ PRÊTS...

C'est une rengaine ! Tous les *si* ne changent rien aux faits de l'heure présente.

Et puis, réfléchissons un peu. Si la Belgique, la France et la Russie eussent été prêtes à guerroyer en août dernier, l'Allemagne avait pour elle le bon droit, obtenait le concours militaire de l'Italie et d'autres Etats peut-être, ainsi que l'appui moral des neutres.

L'Allemagne a menti en affirmant que ses voisins la menaçaient, complotaient contre elle et s'apprêtaient à lui tomber dessus; elle a donc menti en prétendant que si elle attaquait c'était pour se défendre préventivement; et elle a menti encore en disant que ses armements répondaient aux préparatifs belliqueux de ses voisins.

Mais tout cela eût été vrai et fût devenu légitime, si la Belgique, la France et la Russie eussent été prêtes à entrer en campagne.

Au contraire, on a la preuve maintenant que ces nations étaient insuffisamment armées pour l'agression et que, si elles songeaient à réorganiser leurs armées, c'est que les préparatifs de l'Allemagne les inquiétaient à juste titre.

La non-préparation des nations attaquées par l'Allemagne, leur désarroi initial, la lenteur de leur organisation défensive, leur manque de munitions, leur offensive s'édifiant en cours de guerre, tout cela prouve la fausseté des prétextes fabriqués à Berlin et démontre, au contraire, le sincère amour de la paix qui régnait autour de l'Allemagne.

Si nous avions été prêts, l'Allemagne avait raison. C'est parce que nous n'étions pas prêts que l'Allemagne, devant la conscience des peuples civilisés, endosse la responsabilité de sa criminelle agression et porte le poids de l'exécration universelle.